

2013
LES

Années

Le journal de cette année (24 n°/an) – n°33 – 15.05.2013

MAI

Ah le joli mois de mai! 68, il va sans dire. Nous étions jeunes, nous étions fous, et nous savions que nous pouvions changer le monde. À preuve, cette libération violente de la parole dans une société que le gaullisme avait rendue exsangue. Il en reste des traces dans l'inconscient collectif...

- À bas le vieux monde!
- Le bonheur est une idée neuve.
- Comment penser librement à l'ombre d'une chapelle?
- C.R.S. S.S.
- Sous les pavés, la plage.
- Il est interdit d'interdire.
- L'imagination prend le pouvoir.
- Je participe, tu participes, il participe, nous participons, vous participez, ils profitent.
- Vivre sans temps morts et jouer sans entraves.
- Faites l'amour, pas la guerre.
- Nous sommes tous des juifs allemands.
- On ne revendique rien, on prend.
- Enragez-vous!
- Osons!
- Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi.
- Pas de liberté pour les ennemis de la liberté!
- La chienlit, c'est nous!
- Plus jamais Claudel! [ndlr: Paul!]
- La poésie est dans la rue.
- Plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la révolution. Plus je fais la révolution, plus j'ai envie de faire l'amour.
- Laissons la peur du rouge aux bêtes à cornes.
- Soyez réalistes, demandez l'impossible!
- Prenez vos désirs pour la réalité!

Mais il ne me semble pas que celui-ci :

- Demain, on rase gratis!

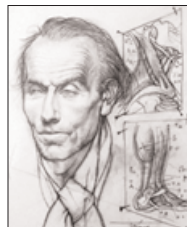
soit de mai 68. Plutôt mai 81 ou mai 2007, non ?

Mihaël L. Tecl

l'écrivain de la quinzaine

LOUIS-FERDINAND CÉLINE LE LION NOIR

Comme une odeur de soufre



1932. Une bombe explose dans le vieux corridor de la littérature, l'ébranle. Un manuscrit bien singulier, épais comme l'épiderme d'un pachyderme, et dont les pages sont attachées cahin-caha par quelques pinces à linge, tombe sur le bureau d'Eugène Denoël. *Voyage au bout de la nuit*. Pas de nom, pas d'adresse, juste un style, un style... éruptif? tempétueux? Innommable. C'est une âme torturée qui hante ces pages, qui crie sa détresse, qui a mal aux autres, une âme bénie, une âme maudite jusqu'à la fin des temps.

Louis-Ferdinand Destouches, voilà le coupable. Le rejeton de Marguerite Guillou et Fernand Destouches pousse son premier vagissement à Courbevoise, au bord de la Seine, le 27 mai 1894. La petite famille rejoint le passage Choiseul, lieu célèbre présent dans le deuxième roman de Louis-Ferdinand Destouches dit Céline (*Mort à crédit*, 1936) dans lequel on le retrouve sous le nom du « Passage des Bérésinas ». Petit, déjà, il baigne dans les vociférations anti-franc-maçonniques et anti-sémites de son père. Deux pieds dans la mouise, en somme.

Le 28 septembre 1912, Louis-Ferdinand s'engage dans l'armée et intègre les quartiers de Rambouillet le 3 octobre. Le 12^{ème} Régiment de Cuirassiers. Le 12^{ème} cuir! Lui, jeune et modeste parisien de banlieue se retrouve bazardé au sein de la guilde « des purs cons ». Il est nommé maréchal-des-logis en mai 1914. Le mois d'août montre son gros nez rouge et brûlant, août s'amène avec mars, pas le mois non, le dieu de la guerre, plus farouche, plus belliqueux que jamais, la bave aux lèvres. Abattez-le, c'est la rage. Les petits soldats de plomb vont donc à la mort comme des braves. Les cavaliers du 12^{ème} cuir' chevauchent dans la

boue mortifère de ce Verdun d'Eden où le sifflement des balles a remplacé celui des oiseaux. En Flandre, Lors d'une mission, un obus éclate – la routine, dira-t-on – Destouches est projeté contre un arbre, ce qui lui vaut une commotion cérébrale. Il se remet en selle, poursuit sa route mais le sort s'acharne et une balle l'atteint au bras droit, fracturant l'os. Résultat? « *névrite et invalidité partielle du bras droit ; vertiges dits "de Ménière" et bruit en permanence dans l'oreille* »². Cet accident n'est bien sûr pas étranger à la petite musique de la flûte enchantée célinienne. Le style de Céline est la résonance d'une bombe dans le crâne d'un homme, un acte manqué à l'effet papillon. « *Je possède encore moi tout seul une volière complète de trois mille cinq cent vingt-sept petits oiseaux qui ne se calmeront jamais... C'est moi les orgues de l'Univers... [...] Je fabrique l'Opéra du déluge* »³. Un opéra qui retentit dans notre propre crâne.

Le petit Destouches a grandi, la guerre l'a adoubé, l'a fait devenir homme – un mec, un vrai! L'écriture devient un douloureux remède. « *Penché sur ses papiers, il avait l'air d'un vieillard, tout en lui avait l'air vieux, et je me disais : Est-ce-bien Louis? [...] Il vous fixait avec sur le visage un air désespéré qui vous donnait envie de pleurer.* » explique Elizabeth Craig, épouse de Céline à l'époque de la rédaction du *Voyage*. Il affirme qu'il faut mettre « *sa peau sur la table* » pour toucher la transcendance du doigt comme d'autres touchent leur lune. À son tour, c'est sa vengeance, il largue son désespérant obus dans le champ littéraire. Un champ sec, atmosphère caniculaire. L'incendie prend... sur-le-champ. *Voyage au bout de la nuit* est une salve d'injures, d'invectives lancée à la tête des conventions, des bien-pensants. Tout est écharpé, le langage, les codes romanesques de l'époque mais aussi la belle morale bourgeoise. *Ça a commencé comme ça*, phrase qu'on ne présente plus, qui entame ce *Voyage* singulier, deux « ça » balancés à la tronche de la belle langue, de la langue du « cela ». Le Ça freudien prend la plume. Un homme en marge, qui n'a « *jamais rien dit, rien* », se lance à corps perdu dans la rédaction d'un

pavé! Bardamu est un Céline exacerbé, un Céline à jamais changé par la guerre, un Céline qui a vu la hideuse gueule de Mars. Bardamu, personnage principal, est « *tout à fait lâche* » – comme l'affirme Lola, l'une des nombreuses conquêtes du malheureux –, traumatisé par le front, pacifiste par extension, cynique, antipatriote, anti-con, révolté mais pourtant plein d'une sorte d'amour qui ne veut pas jaillir, dont la source est bloquée par le rocher de Sisyphe...

Le nez dans le ruisseau

Bardamu est du côté de la misère. Peu d'hommes trouvent grâce à ses yeux. Sauf Alcide, un sergent d'Afrique qui s'use, se tue à la tâche sous un soleil terrible à la poigne de feu pour financer les soins de sa nièce souffrant de paralysie infantine. Bébert, un adorable gosse emporté par la typhoïde malgré les efforts du docteur Bardamu. Et, la troisième force de cette sainte trinité, Molly, une Américaine, un ange aux jambes nobles de danseuse, un être éthéré, un phénix au milieu des dindons, une Calypso bienveillante désireuse de sauver le naufragé mais celui-ci aspire à autre chose : retrouver une étrange Pénélope, la vie, fiéffée salope. Une vie de misère en banlieue parisienne, à soigner les autres et à les voir mourir aussi.

Voyage au bout de la nuit, avant d'être un bras d'honneur, est un bras de fer entre Eros et Thanatos, entre les pulsions freudiennes de vie et de mort. Le twist final se déroule dans un taxi. À l'extérieur : le déluge, à l'intérieur, idem. Un homme et une femme qui se déchirent jusqu'au coup de feu de La Madelon, ex-compagne de Robinson. Celui-ci est le double noir de Bardamu, une ombre qui ne lui lâchera pas les godasses, tout comme Bardamu est le double de Céline. Céline, Bardamu, Robinson ne croient plus en la pulsion de vie. Y compris en politique. Les dominants sont des asservisseurs et les dominés des dominants en puissance! Les révoltes, les révolutions ne sont que des périodes de changement de capitaine. Les philosophes des Lumières? Juste des bobos désireux de précipiter ce

changement, de nettoyer le pont pour le salir autrement. Après la Révolution, les nouveaux privilégiés, les nouveaux riches sans noblesse, s'installent confortablement sur le tas d'or qui leur appartient désormais pour ne plus jamais lever leur croupe. L'impôt du sang? Terminé. Le pauvre s'amuse tellement à la guerre, autant le laisser y aller. Merci Diderot! Merci Voltaire! Et pi rousseau! Et les autres aussi. Soudain le portrait de Diderot par Van Loo reçoit la giclée brunâtre d'un enfiévré. Ça fait tout drôle!

L'avatar noirci de Céline a une dent contre l'argent, contre le pouvoir, contre le capitalisme. Le partage, voilà ce qu'il désire par-dessus-tout. Le partage et la paix. L'enfer est pavé de bonnes intentions.

Damnatio memoriae

Le cœur plein de rouge, Céline voyage jusqu'aux terres du socialisme : l'URSS. Les capitalistes semblent bien pâles à côté de ces petits pères dégueulasses! Les premiers, au moins, ne prennent pas la peine de mentir sur une prétendue « égalité ». Les seconds, en URSS, c'est du caviar plein les trous de nez qu'ils vous parlent d'abolition de la propriété privée ou pire : de bonheur. Pour Céline, la majorité des membres du Parti communiste en URSS sont d'origine juive et, pour ne pas arranger sa paranoïa, à la même période, Léon Blum est élu Président de la République française. À son retour, il rédige un tout petit pamphlet : *Mea culpa*, radicalement anti-communiste, plus rageur et désespéré que jamais. Cigissent les espoirs de Céline. Ci-éclosent les idées antisémites. Nous sommes en 1936. En parallèle, *Mort à crédit*, roman narratif de l'enfance de Ferdinand, est un échec commercial. L'œuvre est violemment attaquée par la critique. La poudrière n'est plus dans les Balkans mais dans la caboche célinienne. Définitivement, il se vautre dans l'antisémitisme et danse avec les porcs. Le juif célinien n'est même plus le coupable éternel, le décideur, il est surtout le représentant de l'argent roi, du capitalisme tentaculaire, il est le lâche possédant qui

commerce pendant que les autres pactisent avec la mort sur les champs de bataille de 14. Voilà ce qu'est le juif fictif contre qui lutte Céline, l'épouvantail qu'il faut morigéner, sacrifier même, pour que les oiseaux se remettent à chanter. Il se lance dans la rédaction d'autres pamphlets : *Bagatelles pour un massacre* (1937), *L'école des cadavres* (1938), *Les beaux draps* (1941). L'auteur de *Voyage au bout de la nuit* s'est recroquevillé dans la peur, la peur d'une nouvelle guerre plus massacrante que la première, une guerre « anti-aryens ». Quelle ironie tragique... Céline poursuit sa route, seul, délibérément seul, car attirer les foudres de la société lui donne enfin une raison de divorcer avec elle. Il est las, titubant sur des chemins désolés, psalmodiant imprécations, vociférant injures, susurrant maux d'amour, pansant blessures. Les siennes. Les nôtres.

« *J'avais de la peine, de la vraie, pour une fois, pour tout le monde, pour moi, pour elle, pour tous les hommes.* » confie Bardamu lorsqu'il quitte son salut, sa lumière : Molly. Sous ses pieds, il le sent, s'ouvre une béance qui ferait passer l'Enfer pour un Paradis...

À côté de ce Christ loufoque, de ce Judas hébété, l'épée à la hanche, le pétard dégainé, Mars se remet en route. Bien décidé à faire mieux, beaucoup mieux que la fois précédente. Au bout? Un ballet sans musique, sans personne, sans rien...

Kévin Dumont

1. *Propos tirés de la lettre à Roger Nimier de 1950*
2. Céline, *Henri Godard* p.68.
3. *Louis-Ferdinand Céline, Mort à crédit, édition Gallimard (1952) p.39*

« *Le livre français qui compta le plus pour nous cette année, ce fut Voyage au bout de la nuit de Céline. Nous en savions par cœur des tas de passages. Son anarchisme nous semblait proche du nôtre. Il s'attaquait à la guerre, au colonialisme, à la médiocrité, aux lieux communs, à la société, dans un style, sur un ton, qui nous enchantaient. Céline avait forgé un instrument nouveau : une écriture aussi vivante que la parole. Quelle détente, après les phrases marmoréennes de Gide, d'Alain, de Valéry! Sartre en prit de la graine.* »

Simone de Beauvoir

JE HAIS L'AMÉRIQUE!

Ah, m'a bien fait rire le Mario avec ses Américains! Même pas foutu de reconnaître un whisky d'un whiskey! Bien rétamé hier soir au bar de l'hôtel! J'suis obligé de faire l'article à sa place. Pionce encore sur un coin du zinc. À part Carver et Bukowski, il n'y connaît pas grand-chose le jeu-not! Cheever, c'est moi qui lui ai soufflé. Bien calé dans son canapé, entre bobonne et les gosses, pendant que moi je parcourais le Montana à la recherche des plus belles truites. À quatre-vingts balais, j'ai lu plus de livres qu'il n'en lira jamais. Alors, Carver et Bukowski vous pensez! Il aurait pu commencer par Faulkner, Hemingway ou Steinbeck. Plus proches de nous, il aurait pu parler de Saul Bellow, Richard Brautigan, John Fante (tiens: le « maître » de Bukowski) ou John Updike. Mais non, il ne connaît que Carver et Bukowski! Je n'ai même pas voulu lui parler de Richard Ford, il confondrait avec une marque de voiture! Pourtant, l'Richard c'est le plus grand: de gros pavés, mais qui se dégustent à la petite cuillère. Lui, il sait ce que c'est que la pêche à la truite dans le Montana! J'ai tout lu: de *Rock Springs à Indépendance*, en passant par *Un week-end dans le Michigan*, *Une situation difficile*, *Une mort secrète*, *Une saison ardente* ou *Péchés innombrables*. Quand on a lu tout ça, on connaît tout de l'homme et de l'Amérique. Ils m'agacent les Américains. Alors mon pote, tu peux continuer à cuver ton malt dans ton coin, pendant que moi je savoure mon bourbon. Mais tiens, je vais t'en remettre une couche: « Tu connais Dan Chaon (peut-être le plus proche de Carver) et Tobias Wolff? » Le premier est le plus jeune des deux, son recueil de nouvelles *Parmi les disparus* m'avait ému aux larmes... « Tu nous demandes pardon? dit ma mère. Donc, tu viens nous voir uniquement parce que tu te sens coupable, eh bien, si c'est la seule raison, ce n'est pas la peine de venir! » C'est drôle et déchirant à la fois. Quant au second, son court roman *Engrenages* nous secoue comme un prunier. Trois jeunes paras mettent en joue des civils venus les sauver d'un incendie. Juste pour rigoler. Des vies qui basculent dans l'absurdité. « On devient un bon voisin comme on devient soldat. » Un style sans fioriture, qui met le doigt là où ça

fait mal. Un second bouquin – un recueil de nouvelles – *Chasseurs dans la neige*, est de la même veine. Une vie absurde où tous ceux qui ne jouent pas le jeu du paraître ou de l'hypocrisie sont considérés comme des asociaux. Ses personnages donnent des coups de pieds dans cette fourmière effrayante qu'est la médiocrité quotidienne. C'est pour tout cela que je hais les Américains – les auteurs – parce que, lorsqu'on repose leurs bouquins, on ne sait plus où on en est. Je me console en me disant que des auteurs français sont de la même lignée (voir les fiches de lecture des *Années*). Voilà mon pote, quand t'auras fini de cuver, tu pourras t'y mettre. T'as du pain sur la planche!

Eugène Laherse

Dan Chaon, *Parmi les disparus*, chez Albin Michel (Terres d'Amérique)

Tobias Wolff, *Engrenages* en 10-18 ou chez Alinéa et *Chasseurs dans la neige* chez Alinéa

La plupart des livres de Richard Ford sont édités aux éditions de l'Olivier ou chez Payot.

VOYAGE AU BOUT DE L'HORREUR

L'histoire est vraie, seules les rumeurs de cannibalisme sont incertaines. Dans *Mangez-le si vous voulez*, Jean Teulé nous relate ces événements incroyables. C'était hier: 16 août 1870 dans le village d'Hautefaye, en Dordogne. En deux heures, un jeune homme – Alain de Monéys – est passé du bonheur de vivre à la mort la plus atroce. Il habitait un village voisin et on l'a pris pour un Prussien. La haine de l'autre (cela ne vous rappelle rien?). En lisant cette histoire, l'envie de vomir m'est venue au bord des lèvres. Mais l'auteur ne fait pas que raconter des faits réels, il nous amène progressivement vers l'inimaginable. On fait une longue balade du paradis à l'enfer, par les chemins fleuris et les forêts. Le pauvre gâs (comme aurait dit Coute) était juste venu à la foire. On est pris par l'histoire, on a envie d'en sortir mais on ne peut pas. On veut savoir: ce n'est qu'un roman se dit-on, mais non tout cela s'est bien passé. L'homme serait capable de cela?

À y regarder de plus près, à partir des années 30 aussi l'histoire était allée crescendo dans l'horreur. Je ne peux m'empêcher de faire un rapprochement avec le film d'Yves Boisset *Dupont Lajoie*, la haine de celui qui n'est pas comme soi. Jusqu'à le rayer de la carte. Alain de Monéys a été agressé, lynché, brûlé, coupé en morceaux et même mangé diront certains. Parce qu'il avait une tête de Prussien! On commence par « *Une bien belle journée!* » pour finir sur « *Un cri terrible déchire tout le paysage et la nuit* », en passant par « *Les bourreaux s'esclaffent, rient, dérapent dans son sang* ». Ça nous prend aux tripes, vraiment. À lire absolument, surtout par les temps qui courent!

Mario Lucas

Jean Teulé, *Mangez-le si vous voulez*, chez Julliard

Pensées tièdes et camembours

- Marginal: qui écrit dans les marges de ses cahiers et des livres des autres.
- Prédilection Résidentielle: *l'Élysée pour seule demeure!*
- Utopie: toujours en mettre beaucoup, parce que ça réduit énormément à la cuisson.
- Les empêcheurs de penser en rond sont des fauteurs de courbes...
- Devise pour Institut de jeunes aveugles dans la Sarthe: *Les Yeux Fermés de Loué.*
- Yacquiercer: dire oui d'un air bovin.
- Tarbaïse: comme l'Antibaïse de la chanson, mais d'un temps révolutiné.
- Datcharme: nouvelle résidence de Depardieu.
- Fléchafauder: cibler ses projets.
- Ociloscopus: ouvrage produit par écrivain bi-polaire.
- Illicopineuse: jeune femme rapidement liante.

Michel Lalet

LETTRE À FRANÇOIS, SONNET POUR HELLÈNES

Mon Frère,

Je t'écris d'Athènes, car je ne rentrerai pas, du moins pas entièrement; pas cette fois. Non. Trop tard.

[Sous deux figuiers timides on brise le silence...]

Comme d'habitude, je prends un peu de temps au calme pour te raconter, petit frère curieux. Comme d'habitude, brûle ma lettre après l'avoir lue; le souvenir du voyage des autres n'a aucun intérêt.



[À coup de flûte le vent contrarie son chemin.]

Il est dix heures dans le quartier de Plaka, et la ville commence à peine à sortir de sa léthargie de milieu de semaine. L'essai de taxis jaunes bourdonne déjà cependant, au loin. Terrasse de café déserte, les vieux promènent leurs perches de bois décorées de tickets de loterie; ça téléphone à chaque coin de rue pour s'assurer que les copains sont bien en train de se réveiller.

[Un bouzouki martèle des pas d'intermittence...]

– Un cappuccino frappé peu sucré s'il te plaît.
– C'est parti! Tu bosses pas ce matin? répond le serveur.

Bingo! Un convaincu de plus par mon faux hellénisme.

[Dont le flot de passants semble ignorer les fins.]

La métamorphose grecque a opéré plus vite que d'habitude: l'accent d'abord, la barbe d'une semaine et le teint mat ensuite. Pour finir, la désinvolture feinte; sans oublier taille, coupe et ouverture de chemise ajustées sur un torse résolument brun: essentiel.

[J'ai dansé tes idées! réveillé mon enfance!]

Le sourire, mais pas tout le temps, et, surtout, un « paracalô » (s'il vous plaît) dont la dernière syllabe possèdera, à loisir, une suspension traînante et lascive, ou la virilité franche qui convient, selon la situation.

[Pour sentir, enfin! battre en Athénien]

Dix heures trente, la planète tourne enfin sur elle-même dans la ville tentaculaire. Le manège des citoyens s'ébranle. Des pin-up au teint clair rehaussé de rouge à lèvres variant du carmin au grenat semblent en errance pour des tragédies d'un jour. Quant aux plus beaux hommes du monde, ils vaquent paisiblement, conscients de leur divinité millénaire; tranquilles.

[Mon cœur pompeux, pompant, la gluante violence]

Avec deux euros cinquante, ils mangeront ensemble ce midi des souvlaki où s'évanouit l'origan quand la sieste s'éveille.

Dans les rues du quartier Omonia, les rideaux métalliques se ferment les uns après les autres sur des commerces morts trop jeunes. En guise d'avis de décès, l'inscription « politai », « à vendre », en rouge sur fond jaune, uniforme. Pour toute épitaphe, des tags flamboyants me prennent plus aux tripes encore que les meilleures œuvres de Beaubourg.

[Qui excessive mon corps méditerranéen]

Tu trouves ça triste, mon frère? Bon début, tant mieux! Ici, pas de beauté sans mélancolie, pas de plaisir sans larme, on a inventé la tragédie bien avant la crise.

Et la philosophie. Aussi, crise « économique » n'a aucun sens pour les Grecs. Je ne te dis pas les Athéniens, mais les Grecs car un Athénien, ça n'existe pas, non plus. Un Grec vit à Athènes, mais est « du village de ... », et tous ont une double vie de citadin et de villageois, c'est impensable autrement: l'Eros et le Thanatos n'ont pas dit leur dernier mot.

[Ô tabac, joie de mort,

Qui avive l'esprit sur le port du Pirée]

On s'inquiète d'ailleurs à la table d'à côté:

– Et Panos... Des nouvelles de Panos?

– Oh tu sais, il a fermé le mois dernier, et reparti au village.

– Bah... Il en faut bien, ses parents vieillissent.

Et puis c'est bientôt la taille des oliviers.

– Tant qu'on a ça et des tomates! Haha!



Panos pourrait inviter Merkel à manger un poulpe grillé sur le port d'Épidavros, elle cerne-rait peut être mieux l'essentiel chez nous...

– Ouais, elle pourra faire un tour au théâtre juste après, pas besoin de masque ni de texte!

Rires de tous, j'accompagne.

Midi, la discussion de comptoir m'a donné une envie puissante d'Épidaure.

[De mes lèvres humides je tremble d'espérer]

Un mauvais 4x4 hors d'âge en location, génial... Ce soir, l'indispensable me conduira sur les chemins de pierre en bonne compagnie profiter des étoiles.

Treize heure trente, poulpe frais farci à la fête et aux légumes, vin blanc, salade grecque: sept euros, l'obole pour ce paradis juste avant de passer le canal de Corynthe...

[Des humeurs plus viriles que tes âcres fumées]

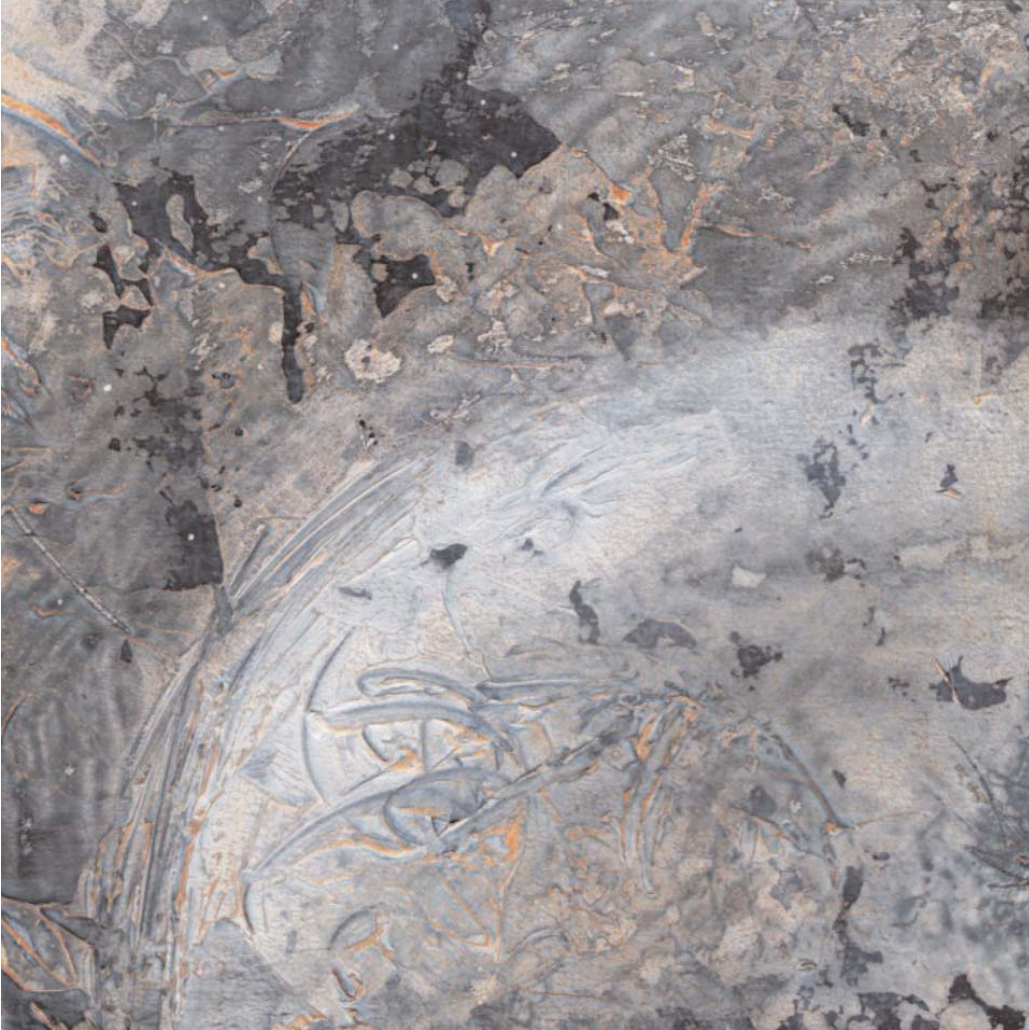
Et enfin, le velours bleu roi, les côtes soyeuses du Péloponnèse. À Épidaure l'ancienne, Christos et ses parents m'accueillent chaleureusement. Mama fuit en cuisine, et les hommes s'installent. Machisme? Non petit frère, Mama t'adopte de cette tendre manière, ne la défie pas sur le terrain perdu d'avance du matriarcat.

[À toi. À moi. Ce ressac...]

C'est ici que je t'abandonne, figé au centre du grand théâtre d'Épidaure, car là, absolument plus qu'ailleurs, l'infini ne souffre aucune discussion. Je te souhaite de vivre le traumatisme de ce nombre d'or enchâssé dans la montagne, qui semble fait pour expédier des soupirs dans les constellations. Je m'en vais saler mon corps sur la plage de petits galets gris.

[... Encore!]

Clément Stengel



Constellation avec lune

La lune
brûle ses cratères
comme une comète
ses glaces
dans la canicule
d'un blanc de craie.

« Constellations » – Texte : Hugues Moussy – Peinture : Hervé Gouzerh

Maurice Fanon

Depuis quelques semaines personne ne rentre plus par les caniveaux et je raccompagne Maurice. Ou un autre copain s'en charge. On ne le laisse plus seul. Ce soir on est deux, Boris et moi. Boris... bordel, je ne me souviens plus de son nom! Boris écrit, compose, chante. Moi je suis en panne avec mes propres chansons depuis quelques mois. Alors je tempore. Je fais le musico. En ce moment, c'est au Port, derrière Boris. C'est lui qui prend la lumière. C'est bien. Reposant. Maintenant on descend vers Saint-Michel. On tient Maurice chacun par une aile.

« Nous avons eu nos nuits comme ça, moi et moi... accoudés à ce bar, devant la bière allemande... Quand je nous y revois des fois je me demande si les copains de ces temps-là vivaient parfois ? »

On a laissé Richard au bar, se finir seul. Comme il sait le faire. On est parti avec Maurice. Comme Léo, on a dit à Richard: Richard... Ça va? Et on a pris la tangente. Ce con de Maurice a gardé l'écharpe de soie autour du cou.

« Ce souvenir de soie qui se souvient de nous... Ce n'est pas qu'il fasse froid, le fond de l'air est doux. C'est qu'encore une fois j'ai voulu comme un fou me souvenir de toi, de tes doigts sur mon cou. Me souvenir de nous, quand on se disait vous... » Maurice garde l'écharpe autour de son cou. Il la porte pour son tour de chant. Puis il ne la retire plus. C'est une part de lui. La part de lui que la chanson lui impose. Une part de lui qui est devenue l'identité forcée de Maurice Fanon. On marche sur Saint-Michel. On va jusqu'au tabac. Ouvert toute la nuit. Un pochard dans un imper dégingue à la Colombo fait la queue devant nous :

– Claude! Putain, Claude! gueule Maurice.

Nougaro planqué sous un chapeau mou horrible et sous le col relevé de son imper tombe dans les bras de Maurice. Et Maurice écrase Claude dans ses bras. Et les deux ours rigolent comme des dingues! Putain! Claude! Putain, Maurice! Vingt ans... Non pas vingt, t'es fou! Mais ça fait un bail. La vache...

– On va chez moi, dit Claude.

On va chez Claude. L'appartement, immense, est squatté par une bande de timbrés de première. Tous plus ou moins assommés d'alcool, de fumette, de baisés hasardeuses. Une nana peint un tapis de haute lisse de couleurs psychédéliques. Un type déguisé en Jimmy Hendrix s'essaie à jouer sur un piano Fender au son poussé à son maximum. La fumée est plus épaisse que dans la Vallée des Mammouths d'Edgar Rice Burroughs. Claude tire Maurice dans le coin à whiskey. Ces deux-là sont partis pour du lourd. Claude établit le silence autour de lui. Il présente Fanon à la petite foule de parasites qui fait semblant de trouver la chose passionnante :

– Maurice, c'est le plus grand de la chanson française! Y a lui et y a eu Brel. Et encore! Si l'autre enfoiré il empêche pas Maurice de chanter, y pas Brel... Y a que Maurice.

L'enfoiré, c'est Barclay. Il avait les deux sous contrat. Brel démarre, monte... Fanon dégringole. C'est de l'histoire « historique »... Claude

Nougaro en rajoute :

– Et elles s'y trompent pas les Gréco, les Pia Colombo, les Cora Vaucaire, les Merkoury...



Toutes elles chantent du Fanon. Elles chantent pas du Brel. Mais elles chantent pas non plus du Nougaro... Ça non... elle veulent du Fanon!

– Il déconne! Tu déconnes: c'est toi le plus grand, Claude, beugle Maurice. Putain. T'es le plus grand écrivain du putain de siècle!

– Mais non, beugle Claude encore plus fort en balançant la bouteille de whiskey dans un miroir qui dégringole sur la tignasse de Hendrix. Mais non. T'es le plus énorme et considérable chanteur du blues du cœur de tous les tons et par tous les temps...

On est là, avec Boris. Emmerdés. Pas assez saouls. Pas assez pétardisés. On les regarde faire, ces deux dingues. Ils sont fascinants. C'est le plus grand concentré de talent et d'énergie qu'on puisse imaginer. Un mètre soixante pour l'un comme pour l'autre. Plus larges que hauts. Maurice, c'est une force de la nature. Nougaro, c'est le même. Nous, on est juste comme tous les soirs, comme toutes les nuits vers quatre heures du matin: fatigués. Foutrement fatigués...

Maintenant ces deux cons font un concours de poésie. Ils se balancent des vers à la gueule comme d'autres se châtaigneraient à coups de saton! Avec trente ans d'avance ces deux-là viennent d'inventer les concours de slam...

Mais ça tourne rapidement vinaigre. À force de se trouver géniaux, ils ont mouliné la flagornerie à l'envers et sont maintenant en train de s'insulter.

On est obligé de reprendre Maurice, chacun par une aile, avant qu'ils ne se foutent vraiment sur la gueule. On se barre. On descend. On a amené Maurice ici alors on est responsable de lui. Faut qu'on le sorte de là. On descend l'escalier comme on peut et Claude nous balance encore une bouteille sur la tronche par dessus la rambarde de l'escalier.

– Poète de mon cul! Fanon! Trou de dieu du vide de l'univers du rien du tout de mon cul...

Je pense à Henri Gougoud, longtemps pensionnaire du Port du Salut. Un soir il pousse la porte. Il voit « Monsieur Richard », il voit Maurice, il voit tous les autres, tous les copains accoudés à ce bar, devant la bière allemande. Gougoud dit au patron: j'arrête! Et il arrête. Il ne chantera plus jamais. On est dans la rue. Maurice chiale, mais pas question de le laisser rentrer par les caniveaux. On va le ramener chez lui.

Demain, il chantera au Port du Salut, comme chaque soir depuis quinze ans. Il chantera *La Petite Juive* et *L'Écharpe* et *Jean-Marie de Pantin...* et d'autres succès encore qui auraient dû le propulser haut. Tout là-haut. Quelque part tellement haut qu'on ne sait même plus ce que ça veut dire. Et on pleurera en l'écoutant. Et même les types au bar s'arrêteront de boire pour l'écouter. Parce que c'est beau, nom de dieu! Parce que c'est énorme! Parce que c'est Maurice Fanon qui chante!

Michel Lalet

Peinture de Patrick Clemence

MAURICE PONTAILLER (mdr)

Son boulanger l'appelait *tremblote* parce qu'il donnait sans cesse l'impression de compter sa monnaie avec ses pouces. Au bureau c'était *gouillon* parce qu'il aspergeait tout le temps l'abatant des WC. Chez lui, sa femme lui donnait du *soufflette* du fait qu'il avait d'énormes difficultés respiratoires dès qu'il restait assis deux heures de suite. Et au lit je ne vous dis pas. Mais il n'est pas mort de sa parkinson, ni de son cancer de la prostate, ni des séquelles de ses embolies pulmonaires. Non, *mdr* est mort de rire ainsi que ce dernier surnom l'indique on ne peut mieux. Il avait en effet la faculté de s'amuser d'un rien et, même devant des spectacles totalement insipides, il trouvait des cocasseries qui le faisaient éclater. Rire qu'il avait ensuite beaucoup de mal à éteindre une fois les digues débordées. Maurice Pontailier, alias *mdr*, est donc mort hier d'un brutal arrêt cardiaque au milieu d'un passage pour piétons, alors qu'un pigeon distraït venait de lâcher sa fiente sur la soutane lustrée d'un jeune prêtre à peine sorti de la *manif pour tous*, comme disent quelques-uns ces derniers mois.

Jean-Louis Rambour

au courrier

Messieurs,

Une âme charitable de mes amies m'ayant abonné aux *Années*, je suis depuis seize mois vos méritoires tentatives pour nous faire accroire que la littérature française regorge de talents, et je ne parle pas de l'amerloque que vous pronâtes récemment. Et pourtant, dans votre débagoulis, je cherche vainement trace de ceux qui la portèrent au plus haut. Je veux là parler des Roger Nimier, Antoine Blondin (oui, le pédaleur), Jacques Laurent et autre Michel Déon qui, Dieu merci, à nonante passé, manie encore allègrement la plume. Aussi vous sommé-je d'enfin donner la parole aux *Hussards*, ainsi que les dénomma Bernard Frank – dont le nom vous semble tout aussi inconnu. Sinon, veuillez avoir l'obligeance de rayer mon mêle de vos listes.

Bernard Laroche, exécuteur testamentaire desdits, et sociétaire de la Confrérie du Vrai Français

**MARIE LAURENCIN
(1883-1956)**



Trois jeunes femmes, 1953 – Huile sur toile – 91 x 131 cm – Nagano-Ken, Japon

Durant ce court séjour à Paris, découvrir quelques-uns des musées oubliés avec cette carte que l'on m'a transmise et la garantie de n'y être pas bousculé par la foule, cliquez et vous les situez : (<http://www.mylittleparis.com/operation/carte-musees-oublies-paris/index.html>), je décidai de commencer par le musée Marmottan Monet qui présente actuellement quatre-vingt douze œuvres, (soixante-douze peintures et vingt aquarelles) de sa meilleure période (1905-1935), la plupart appartenant au musée Marie Laurencin de Nagano-ken, fondé par le mécène japonais Masihiro Takano, il y a plus de trente ans. Ces œuvres sont habituellement loin de nous. **Biographie** : elle a étudié le dessin et la peinture sur porcelaine à Sèvres puis, après un court passage à l'Académie Humbert, aux côtés de Georges Braque, elle se lance dans la peinture à l'huile et l'aquarelle. Sa liaison avec Guillaume Apollinaire lui permet alors de rencontrer les milieux d'avant-garde autour du bateau-lavoir : Picasso, Max Jacob, Braque, le douanier Rousseau. Dès le premier tableau aperçu, au bout de ce long couloir, une étrange luminosité, une moderne simplicité, un raffinement séduisant, un joyeux choix de couleurs nous subtilisent tout jugement de valeur, nous sommes char-

mé.e.s par cette femme, peintre, muse, poète. Son univers est peuplé d'amazones, de biches et de colombes. Aux premières loges de la création du cubisme, quasi réservées aux hommes, elle pratique beaucoup l'autoportrait sans complaisance (une trentaine) pour affirmer son statut de femme-peintre. Plus de cinquante ans après sa mort (1956) voici donc, pour la première fois en France, cette importante et magnifique rétrospective. Les tableaux,

les personnages... quel noir intense ! dont elle peint les yeux en amande de ses femmes (Le baiser, Les deux espagnoles). Sa première cliente est Gertrude Stein. Le saphisme de Marie Laurencin exprime sa grande liberté de mœurs. (1914 - 1916) Elle se marie avec le peintre et baron Otto von Wätjen, la déclaration de guerre les surprend en voyage de noces, ils improvisent un séjour en Espagne où elle étudie au musée du Prado, Vélasquez, le Greco et Goya, son unique modèle. (1921-1929) Artiste accomplie, elle aime peindre des femmes, elle a réalisé de nombreux portraits de personnalités de la bourgeoisie parisienne durant les "années folles" : Coco Chanel, la baronne Gourgaud, lady Cunard, Madame Paul Guillaume et l'étonnant Jean Cocteau... Pour prolonger votre visite, un entretien avec Daniel Marchesseau, commissaire de l'exposition et fin connaisseur de l'œuvre est à relire en bibliothèque avec le magazine *Connaissance des Arts* de février 2013. Un hors-série de 44 pages est à votre disposition sur place.

Dominique Navet

Peintre, portraitiste, illustratrice, graveur et poète française, au musée Marmottan, du 21 février au 30 mai, Ouvert du mardi au dimanche de 10 à 18h, Nocturne le jeudi jusqu'à 20h.

L'extérieur du théâtre municipal d'Abbeville n'est pas loin de faire penser aux usines Saint-Frères abandonnées le long de la Nationale 1, bordées de zones désormais sans affectation, herbeuses, boueuses, grises : un amoncellement de briques qui ici fait une salle de spectacle, là une manufacture. À l'arrière du théâtre, des portes condamnées, des fenêtres obstruées et puis, sortant du mur à un étage indéterminé, un tuyau d'évacuation qui pisse son eau (de l'eau ?) ponctuellement. À l'avant quelques marches mènent à un petit hall et à deux guérites ressemblant à des cages d'ascenseur ou à ces cabanes dans lesquelles, autrefois, les handicapés de guerre vendaient des billets de la Loterie nationale. C'est là que, derrière sa vitre à hygiaphone, un employé vend les billets d'entrée. À l'intérieur, cela sent le renfermé, le bois humide. En fond sonore est diffusée de la variété française des années 80 (« Il est libre Max », par exemple, cela date de quand ? Dans ma tête je l'entends avec les résultats de la présidentielle de 81) : on se croirait dans son vieux cinéma de quartier pour sa dernière séance. Les premiers balcons sont ornés de moulures en stuc, éclatées par endroits mais maintenues grâce à une peinture laquée brillante. La salle, de jauge modeste, va rester, ce jeudi 9 mai, vide aux trois quarts. Le public clairsemé est surtout composé de personnes âgées, très âgées même : peut-être une sortie organisée par la MAPA voisine ? Mais qu'est-ce que je fiche ici ? D'accord, je ne fais pas beaucoup baisser la moyenne d'âge, mais quand même. Je vérifie mon billet : le sexagénaire bien sonné que je suis a eu droit à

un tarif réduit. Je cherche discrètement où peut bien être assis un tarif plein. Ouf, ma voisine de devant. Mignonne, pas trente ans. Je suis un peu rassuré. Je sens quelques parfums qui essaient de concurrencer les odeurs des vieux bois car ce soir du 9 mai, c'est Rossini au programme. En décembre j'avais vu un opéra de Rossini : au palais Garnier ; au théâtre municipal d'Abbeville on interprète la Petite Messe solennelle. Laquelle des deux salles sent la mort ? J'avais ma réponse jusqu'à ce que le spectacle commence. Pendant une heure et vingt minutes, le miracle ! Douze chanteurs : six hommes, six femmes ; les femmes d'une beauté de mannequins ; les voix toutes exceptionnelles et professionnelles ; les morceaux de bravoure maîtrisés avec élégance ; la pianiste sûre d'elle et le chef discret, efficace. Et l'émotion naît, gagne, envahit. À la fin le public n'a plus d'âge, il est heureux et les vieilles dames, vieux messieurs, crient leur joie, ceux qui le peuvent se lèvent, les chanteurs semblent touchés par cette récompense, l'Agnus Dei est bissé et on aurait pu recommencer toute la messe : les vieux ne sont pas prêts à aller se coucher. Quelqu'un lance : « Merci ! Vive Rossini ! » Et le théâtre municipal d'Abbeville sent la vie comme il est presque indécent de la sentir.

Jean-Louis Rambour



Ce soir-là...

DE L'ERRANCE À L'ÉCRITURE UN LIVRE POUR TRAVERSER

Il y a longtemps, j'ai voulu partir. Antoine regarde son père, de retour de l'usine, qui comme chaque soir, figole une de ses maquettes. Et, brusquement, une peur, le sentiment d'étouffer devant ce monde en miniature. L'enfant lui, le monde il le veut grand, il ne veut pas être réduit...

Il quitte en douce la maison et se met à courir longtemps sous l'orage pour s'arracher, sans savoir où il va. Plus tard, bien plus tard il mettra ses mots d'adulte sur ce moment fondateur. *Plus je grandissais, moins je savais me débrouiller avec tout ce qui m'envahissait, les sensations, les émotions [...] Dans l'espace qui restait pas moyen de caser les études, de faire une place à l'espérance des parents. Alors je courais comme un fou.*

Nous le retrouvons des années plus tard, chez ses parents. Revenu. Après avoir subi une « double délocalisation », de son usine et du cœur de Karima. *Je me sentais comme un lieu vide, désaffecté.* Jamais à la bonne place, toujours en errance jusqu'au jour où Marcel lui propose de partir avec lui. Au Brésil, sur la trace d'un des pionniers de la sidérurgie, là justement où *Lusine* délocalise... L'usine ainsi devenue personnage à part entière. Pour partir, pour traverser, Antoine recevra deux cadeaux : un livre, et un carnet offert par son père. L'évocation des pages de ce carnet m'a bouleversée, elle est un des grands moments de cette belle histoire en forme de récit initiatique.

Ce livre a été écrit dans le prolongement de « cafés de paroles » qui se sont tenus à Montataire avec des ouvriers d'Arcelor Mittal et à Guise avec « ceux de Godin ». Les auteurs qui s'intéressent

au monde du travail, aux voix de ceux qu'on n'entend pas sont précieux surtout quand ils ont le talent et l'empathie de cette femme-là.

Jeanne Benameur sait avec des mots simples évoquer le travail, la place de chacun, l'articulation du « je » et du « nous », cette quête de soi, *semblable et singulier à la fois*, la douleur à trouver ses propres mots, les mots du dedans parfois impossibles lorsqu'ils paraissent une trahison. *J'ai cherché à faire comme les miens. Parce que la singularité ça m'éloignait d'eux.*

C'est un livre sur le désir, la mort du désir, les pannes et les rêves de chacun, ce qui nous fonde, la force qu'on a – ou pas – d'avancer. Elle sait faire vibrer les mots, les mots du dedans. Elle les habite et j'ai eu, la lisant, le sentiment qu'elle nous en offre une lecture nouvelle, qui nous aide, *pour arracher une étoile à l'obscur.*

J'ai aimé ce qu'elle dit à propos des « temps morts » *où tant de choses en nous se ramassent pour prendre forme* et sur le besoin d'obscur : *Mon travail à moi c'est de plonger dans l'obscur. Pour ramener un peu de ce qui en chacun de nous a tant de mal à se dire*, écrira Antoine. Ce livre qui accompagne une (re)naissance semble un message d'espoir, un beau cadeau fait à ceux qu'elle a rencontrés, comme pour illuminer, le temps d'une lecture, ces temps si durs aux ouvriers.

Et pour terminer, ces paroles de Marcel : *Les livres ça me sauve. Je traverse mes temps morts avec les gens qui ont œuvré pour ça [...] je les aime [...] Ils m'ont aidé à traverser.*

Elisa Mannolo

Les insurrections singulières. Jeanne Benameur

MARIANNE ALPHANT CES CHOSES-LÀ

Alors c'est un merveilleux livre, dites-vous. Oui, une longue conversation avec le siècle et l'Histoire invitée. « L'esquive, la surprise, le hasard, l'inconstance. » Beaucoup de liberté, une musique joyeuse. « Ce siècle volage, comment l'attraper ? » Personnages historiques, mobilier, « Marianne se faisant une entorse chez Marivaux », la pagode de Chanteloup (vous qui vivez à côté, profitez-en, deux siècles de cartes postales sur la sauvegarde de ce monument jusqu'en novembre 2013). Une incertitude durable, Marianne Alphant le dit, tout au long de l'écriture de ce livre. Sans trop savoir. Une fête alors ? Oui, nous sommes ses invités et la visite est une poignée de confettis. Laclou, Valmont, Watteau, les Goncourt. Un essai ? Tiens, c'est une idée, pour ce joyeux bazar ! Casanova, Diderot, Mirabeau, Rousseau. Elle est de formation philosophique. Certes. Le dix-huitième, au centre, mais... c'est très autobiographique, nous n'avons pas de légitimité pour écrire ceci, elle est partie de listes, de son amour des listes, en partant des détails, l'image d'un enfant et de ses jouets éparpillés, et sa fuite ailleurs, discontinuité des instants. Un pari ? Commencer par un exercice de mémoire, détails de tissus, souvenirs bizarres... « Diderot rêvant sur le banc d'Argenson au Palais-Royal, passe le neveu de Rameau. / Rousseau, Annecy, le balustre d'or. / Sade à Vincennes / La disgrâce de Choiseul. / La Nuit et le Moment. / Mirabeau amoureux. » Fascination, ironie. Quelle idée d'écrire ce livre ! À partir d'une collection d'objets du dix-huitième, d'événements, mais quelle légitimité ? Madame, l'Histoire vous guette,

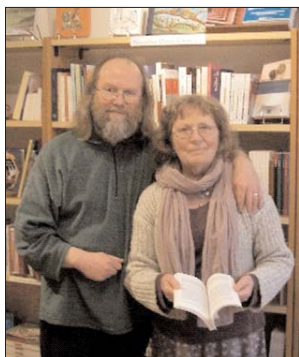
elle est une discipline, c'est un métier. Bon, oui, je n'oublierai pas la catastrophe en bout de course. Promis. « Le temps, ah, le temps. À quoi servent les détails si ce n'est à le rallonger, gagner une heure, un jour, un an, Mme du Barry a cru sauver sa tête en donnant dans l'affolement, entre deux guichets de le Conciergerie, la liste des bijoux et des objets dissimulés par elle à Louveciennes : un bouchon de flacon émaillé de bleu, deux coupes en jaspe sanguin, vingt-deux bagues de différentes pierres à monture en or, ... et les boîtes d'écaille, de nacre de perles et les tasses avec anses de corail... un réchaud à esprit-de-vin, une théière en or, une bouilloire, une passoire à thé, trois petites cuillères avec des manches de jaspe et d'or, notait le greffier... » Elle retourne au musée, elle aimait Watteau, elle cherche Fragonard, rencontre Tiepolo, La mort de Hyacinthe, pénétrer ces figures du dix-huitième, entre le livre et l'écran se noue un dialogue pour imaginer ce que nous ne connaissons pas. Lire, en voyage, ce grand inventaire, devenir chercheur, à notre tour de mettre une image sur ce qui est écrit puisque c'est notre siècle qui va à l'image quand cet autre siècle était celui de l'écrit et des peintures et des objets conservés.

Désennuyons-nous ! Ouvrons ce livre !

Dominique Navet



LES JARDINS DE MICHÈLE ET YANNICK



« Ils se sont rencontrés, à la lanterne magique. » Un conte ? Non. Quoique.

Elle, Michèle, la passion des livres. Documentaliste, elle rêvait d'être libraire.

Lui, Yannick, éducateur, diplômé en horticulture.

Elle à la retraite, lui au chômage.

Savoir rebondir

Ont d'abord tenté de semer leurs petites « graines de mots » près de la forêt de Brocéliande. Une expérience qui leur laisse un goût amer. Le projet est mûrement réfléchi, travaillé. *À notre âge on a les pieds sur terre quand même !* Yannick fait un stage à l'Institut national du livre à Paris. La maison dont ils tombent amoureux est l'endroit idéal, située à Mauron, petite ville dont ils s'imaginent accompagner une sorte de renaissance en implantant leur librairie.

Quand Michèle évoque cela, la petite brisure dans sa voix nous rappelle combien ce fut difficile. Trois ans après, au vu des deux cents euros qu'ils parviennent péniblement à dégager, c'est le retour à Chevrières.

Mais demeure leur désarroi à voir se fermer des librairies, à constater combien en milieu rural le livre est absent. La fermeture de la maison de la presse d'Estrées sert de détonateur. Leur désir est intact, il faut créer une librairie !

Associative bien sûr. Une amie qui a suivi leur histoire les y encourage. Les prix des locations sont exorbitants ? Soit ! Ils aménageront la grange attenante à la maison. Après avoir franchi les obstacles matériels nombreux, les travaux enfin peuvent commencer. Yannick a trouvé un travail. C'est une bonne chose, il eût été impossible d'imaginer la création d'un emploi sur la librairie. Ils seront plus libres, pas de concessions à faire, pas d'Office, uniquement les livres choisis par les adhérents. Oh, là non plus les débuts ne sont pas simples, la municipalité étant loin d'être acquise à l'idée. Depuis elle révisé doucement son jugement.

La vie associative, ils connaissent

Michèle a initié à Chevrières avec la FCPE la création de la bibliothèque ; Yannick a créé l'association « La lanterne magique » pour le cinéma en milieu rural avec la FOL. Le soutien sans faille de leur amie Cécile se concrétise, elle sera secrétaire de l'association « Graines de mots », créée en janvier 2011 et présidée par Michèle.

Trois mois s'écoulent ; première assemblée générale, vingt-cinq adhérents. Autour d'eux, une équipe d'amis tout aussi passionnés se forme et s'étoffe : Cécile, Sylvette, Maryse, Aurore, Patrice...

Les locaux de la librairie s'ouvrent en septembre dans la grange où Yannick a œuvré patiemment, aidé parfois par des amis. Ils sont trois chaque semaine pour les permanences de la librairie, d'autres viennent ponctuellement pour l'organisation des nombreux évènements « périphériques » comme cette belle rencontre autour de l'œuvre de Pierre Gamarra. C'est là que j'ai découvert l'équipe et l'ambiance intéressante, simple et chaleureuse de leurs initiatives.

Au chapitre de leurs réussites et de leurs grands bonheurs : « Les femmes aussi »¹, avec l'association « Souffler n'est pas jouer » qui a recueilli les mémoires de femmes résistantes. Mémoires concrétisées en une pièce de théâtre, une exposition et un beau livre. La presse locale

le contribue à faire rayonner leurs activités. Ils savent et aiment s'entourer de gens passionnés.

Les projets

Pour l'année 2013 les projets sont nombreux : Une conférence de Yannick le 1^{er} juin autour du livre *Le jardin perdu* de Jorn de Précý. des artistes tels Philippe Geoffroy, Bal tragique et Duo de gare pour animer une soirée cabaret le 14 juin ; l'association « les deux montagnes » commentant une balade découverte du patrimoine architectural de Grandfresnoy le 29 juin et faisant étape à « la petite Brasserie » où les promeneurs pourront découvrir des sélections de la librairie, une exposition photos d'arbres de Joël Hauet en compagnonnage avec les poèmes de Gontran Baudequin, et déguster une pinte douce, une bronzette ou une tentatrice ! Enfin, en novembre, dans le cadre d'un projet « 14/18 l'Oïse se souvient », ils accueilleront l'historien Thierry Hardier autour du livre *Louis Leclabart, un artiste picard pendant la guerre*. Le thème se prolongera en 2014 autour de conférences et de lectures d'écrivains fauchés par la guerre comme Apollinaire, Alain-Fournier... mais aussi d'ouvrages d'auteurs contemporains sur ce thème. J'ai participé récemment à leur première « saison du livre ». Sept participants, venus partager un livre coup de cœur, échanges, découvertes, rires et émotions. Convivialité. Une très belle initiative.

Il est des personnes que les déboires ne laissent pas anéantis, qui savent puiser en eux et autour d'eux la force de rebondir. Michèle et Yannick, patients et tenaces, en sont un exemple vivant et porteur d'espoirs. Pour notre plus grand bonheur.

Aline Salomon

1. *Les femmes aussi. La Résistance des femmes en Picardie.*

– Édité par le Mémorial de l'internement et de déportation du Camp de Royallieu à Compiègne. Il comporte le texte de la pièce « Les femmes aussi » de Pierre Soullard, le nom et le parcours des 345 Résistantes de Picardie (liste non exhaustive), un recueil de photos de Luis Ernsto Perez et des extraits (CD audio) des témoignages de quatre résistantes rencontrées par Hélène Cœur.

JOHN CHEEVER

Oui, je sais bien : la littérature américaine c'était le numéro d'avant mais, vous savez (ou pas), moi le temps que je me réveille, le train est déjà passé! Mais quand même! Sitôt terminé *Un petit homme de dos* de Morviève, j'ai eu envie de relire un roman de John Cheever *On dirait vraiment le Paradis*. Une bouffée d'air pur dans ce monde de brutes. Auteur d'une centaine de nouvelles et de cinq romans, il fut célébré par John Updike (ce n'est pas rien!) comme le meilleur styliste de sa génération. Décédé en 1988. C'était l'écrivain préféré de Carver (ça vous dit quelque chose?), qui reprit même une de ses nouvelles (*Le 17 heures 48*) et en écrivit la suite dans *Les vitamines du bonheur*. Parmi ses recueils de nouvelles: *Déjeuner de famille*, *L'ange sur le pont*, *Insomnies*. Elles nous parlent toutes de cette Amérique désenchantée, des désillusions et de l'ennui de l'Américain moyen, une société qui se désagrège, des personnages en quête de quelque chose mais qui ne savent pas quoi. C'est beau, c'est triste, mais souvent léger et cocasse. Mélancolique et drôle à la fois. C'est l'univers de Carver, à moins que ce ne soit l'inverse. Mais revenons à notre petit roman (une centaine de pages): l'histoire d'un homme vieillissant qui se dit que l'amour ce n'est plus pour lui et qui, par hasard, va découvrir qu'un étang sert de poubelle. Et il va lutter (en bon écolo), se réveiller, se heurter à toute une mafia politico-financière. C'est presque du polar! Et dans ce combat, il va faire une rencontre. Mais, je ne vous en dis pas plus, bande de sagouins! Ça commence ainsi: « Cette histoire est destinée à être lue au lit dans une vieille maison par une soirée pluvieuse » (le décor est planté)... « J'aurais aimé que mon récit débute avec l'odeur de la menthe, mais ... Sears (le héros) prit un sacré coup... À la façon dont elle remuait du cul... L'un des quelques plaisirs de la vie de Betsy était d'aller au Buy Brite... » Voilà, c'est tout! Quelques mots simples, un style qui coule comme l'eau de la rivière, on se prend au jeu, on en sort ragaillard. Je vous ai parlé de John Cheever, mais j'aurais pu aussi débâter sur Richard Ford, Tobias Wolf ou Dan Chaon. Une prochaine fois peut-être.

Mario Lucas

PAPILLON DE NUIT



Ça commence par la mort du père. Un simple coup de téléphone et la nouvelle tombe, violente. Léa s'y attendait, elle savait qu'il était condamné depuis quelques mois mais le coup est rude à encaisser. Ce père médecin, fou de son boulot qui ne lui a jamais vraiment accordé l'attention qu'une petite fille mérite. Et que dire de sa mère, partie avec un représentant d'aspirateurs et qui ne la prenait jamais dans ses bras, ne la touchait que pour soigner quelques bobos. Elle aussi est morte, il y a longtemps maintenant. Accident de voiture. Au fil des pages on découvre que la vie de famille de Léa n'avait rien d'un long fleuve tranquille. Beaucoup de non-dits, de cadavres dans les placards. Difficile pour la jeune femme de se construire sereinement, de ne pas se brûler les ailes comme un papillon de nuit...

C'est beau un scénario de Zidrou.

Tricoté au cordeau, dévoilant les éléments de l'intrigue comme bon lui semble dans une logique qui s'avère au final implacable. Ils ne sont pas nombreux les auteurs de BD capables de glisser dans la même histoire des thématiques comme la mort du père, la maladie, l'avortement, le suicide, l'adultère ou l'homosexualité sans tomber dans le propos archi-plombant. L'histoire de Léa, jeune femme paumée, en manque d'amour, est bouleversante. Cette fille attachante en diable qui s'est construite avec ses innombrables blessures, on n'a qu'une envie, c'est de la prendre dans ses bras et de la reconforter. La fin positive peut faire penser aux écrits de Boris Cyrulnik sur la résilience, ce concept désignant la capacité à réussir, à vivre et à se développer en dépit de l'adversité. L'espoir, toujours, demeure...

Springer est un dessinateur reconnu et apprécié depuis *Les funérailles de Luce*. Ici, son trait est simple, proche de l'épure. Il apporte humanité et profondeur à l'histoire. Les scènes de nu, assez nombreuses, ne tombent jamais dans la vulgarité ou le racolage. À l'évidence, il était le plus à même d'illustrer l'intimité de Léa sans en rajouter des tonnes. Graphiquement sobre et juste, ce sont des qualités rares et précieuses de nos jours.

Très bel album, tout en sensibilité. Une grande réussite.

Jérôme Prévost

Le beau voyage de Springer et Zidrou. Dargaud, 2013. 54 pages. 15 euros.

GLOIRE À ESCULAPE

Longtemps, on a attribué les maladies à toutes sortes de causes plus ou moins rationnelles comme la présence d'esprits perturbateurs ou de démons, les déjections d'animaux nuisibles¹ et ces mystérieuses vapeurs appelées miasmes. Les astres, le climat, l'habitat, le comportement de l'individu ou encore la capacité de nuisance d'un jaloux étaient pris en considération. Il était donc normal qu'on leur opposât des formules magiques, des pratiques de sorcellerie et toutes sortes de substances infectes destinées à incommoder les mauvais esprits ou les agents malfaisants.

Nombreux sont les opuscules, les traités et les récits qui nous plongent dans les détails de ces étranges pratiques thérapeutiques. Les hommes s'attachaient le testicule gauche avec une ficelle pour conserver leur souffle vital, on enfermait les frénétiques dans une cage rotative dans laquelle on les mettait à tourner, les femmes migraineuses enfermaient un homme dans un sac cousu des pieds à la tête pour le garder toute la nuit dans leur lit, à côté d'elles. Les excréments d'animaux méticuleusement choisis entraient dans la composition d'onguents malodorants susceptibles d'écoeurer le mauvais esprit. On recommandait le bain d'urine, connu pour rendre les femmes fécondes². À moins qu'on ne préférât, selon les conseils de saint Jérôme et de ses acolytes, la panacée universelle : ignorer l'eau et le savon.

Fort heureusement pour les malades et les hypocondriaques, la sagesse s'en mêle. À partir du XII^e siècle, avec la redécouverte des Anciens, la nosologie se fonde sur la logique humorale de Galien, médecin du I^{er} siècle.



Les universités naissantes forment alors des doctes carabins qui savent le latin, le grec et lisent Avicenne dans le texte. Les théories sont fumeuses et les pratiques précieuses. Malgré le scepticisme de certains anticonformistes comme Paracelse, la foi aveugle en Galien est complète. Celle-ci prédominera jusqu'au début de l'ère scientifique³.

L'intervention est souvent publique. Le thaumaturge pontifiant œuvre de façon souvent spectaculaire. Plus la démonstration s'avère impressionnante, plus le praticien réunit de spectateurs et plus il est réputé, voire célébré et donc rémunéré. Certains badauds n'hésitent pas à venir de loin ou à payer une place bien en vue pour apprécier la prestation. La guérison étant habituellement définie comme le retour à la santé après une maladie, au regard de l'hécatombe, on peut douter de l'art de bien de ces présomptueux bavards et de leur pharmacopée.⁴ Nous savons avec Molière qui s'inspirait des fabliaux que la grandiloquence est le plus bel habit de l'ignorance et en la matière, des plus néfastes. La profession médicale avait pris depuis Hippocrate la fâcheuse habitude de prescrire des remèdes compliqués et coûteux afin de masquer son incompetence. Ce n'est point la doctrine qui est mauvaise mais le malade qui s'obstine à ne pas guérir ou encore le potard qui est maladroit.

Toutefois, les témoignages font état d'hommes et de femmes qui n'ont dû leur salut qu'à l'abandon de la médecine et l'obéissance à leur instinct, tant il est vrai que

certaines individus timorés préféraient pratiquer le nihilisme thérapeutique ou faire appel à des experts plus empiriques, aux pratiques moins létales. Les pauvres pour une fois, s'en sortent mieux que les riches car, n'ayant pas les moyens de se procurer le concours du Mire, ils échappent à l'absorption des métaux lourds, aux saignées et aux clystères. Beaucoup s'adressent de préférence au barbier qui sait réduire les fractures et ouvrir les abcès et surtout aux Bonnes-Femmes qui usent des fumigations, des herbes et sucent les plaies.

1. On se référera à cet égard au très édifiant « Les pensées de Kurgâr-le-Sage » (éd. Abel Bécane)

2. Ce qui est déjà attesté par Pline le Jeune.

3. À partir de la fin du XVII^e siècle, les choses commencent à changer avec la querelle des Anciens et des Modernes. On abandonne après maint tumulte la doctrine des humeurs. Elle a laissé des traces dans le langage courant car nous continuons encore à être *bilieux*, *flegmatiques*, *mélancoliques* et à nous faire *du mauvais sang*.

4. On utilisait allègrement, l'huile antipoison à base de scorpions bouillis, l'élixir de vie dont je vous épargnerai l'écoeuvante recette, le bol arménien mélange d'oxydes métalliques et d'alun ou encore la fameuse thériaque aux soixante ingrédients parmi lesquels l'opium et la chair de vipère.

Lettre bi-mensuelle publiée
avec le soutien de la revue *Incognita*
et des Éditions du Petit Véhicule,
à Nantes. Les Années sont en ligne sur
editionsdupetitvehicule.blogspot.com

2013, Les années – Une publication bimensuelle de : Ciels en Picardie. Ont participé à ce numéro : Dominique Cornet, Prisca Hazebrouck, Élie Hernandez, Hervé Gouzerh, Eugène Laherse, Michel Lalet, Mario Lucas, Elisa Mannolo, Dominique Navet, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Clément Stengel, Roger Wället.

Réactions et contributions attendues à :
cielsenpicardie@orange.fr